

FRERE

Alain Llense

A Canolich, à mes absents.....

C'est le début du mois de Juin. Il vient de faire un orage gigantesque. Pendant une demi-heure, la pluie a mouillé tout l'espace. En partant, elle a laissé la végétation couchée, le sol détrempé et une odeur incomparable.

Cette odeur, je la reconnaîtrais entre mille. C'est ma Madelaine de Proust, un repère olfactif qui porte mon histoire, mon chemin, l'histoire et le chemin des miens. C'est l'odeur du passé, de l'enfance. Ca sent la terre, l'odeur du ciret jaune et des bottes en caoutchouc. Ca sent les après-midi à l'intérieur, les heures où l'on s'ennuie, le fumet des crêpes au sucre.

Qui de l'envie d'écrire ou du parfum d'enfance est venu en premier ? Qui a fait que j'ai saisi le cahier grands carreaux que je tiens à présent ? Qui m'a donné la force et l'envie d'y écrire un mot que je répète tout au bout du stylo, que je bégaye pour m'aider à penser ?

« Frère,... Frère..., Frère... », un mot que je reprends à l'envi comme le refrain entêtant d'une chanson qui me serait si présente mais dont j'aurais oublié la suite. Un point de départ aussi, celui d'une histoire que j'ai tue, gardée au fond de moi, répétée en silence pendant toutes ces années.

Cette histoire, mon frère, c'est la tienne et je crois qu'il est temps que je te la raconte, que je te la raconte dans la douceur d'après la pluie et dans l'odeur des crêpes au sucre.

*

« *On est de son enfance comme on est d'un pays.* »
Antoine de Saint-Exupéry

Tout d'abord, permets- moi de t'absoudre des douleurs de la naissance. Inutile d'ajouter du sang, des cris, des hommes en blouse blanche à une vie racontée. Convenons que tu es arrivé comme cela, sans crier gare, parachuté dans un temps qui abritait ma petite enfance. Notre première scène commune, je la vois dans la maison de pêcheurs de Saint-Arcapriès. Il est tôt, nous nous sommes levés à l'aube pour prolonger un peu plus le temps sucré des vacances. Le soleil prometteur est déjà levé là-bas, au-dessus de la maison du vieux Benoît. L'air est calme, on entend juste quelques cris de mouettes et quelques murmures de vagues. À Saint-Arcapriès, la mer ne connaît pas la colère, elle est une compagne douce et attentive, une invitée propice à bercer les enfances. Près d'elle, nous ne pensons qu'à jouer du matin jusqu'au soir. Nos vacances se glissent tantôt dans une eau tiède tantôt sur un sable brûlant où courent nos ballons et se hâlent nos peaux.

Nous ne sommes pas seuls. Ce matin, autour de cette table, il y a Papa, Maman, Papi et bien sûr toi et moi.

Nous paraissions le même âge même si je suis né avant toi.

J'ai déjà plus de force que toi, de force physique bien sûr. Toi, tu es habité, rayonnant, solaire. Les regards sont pour toi, les inquiétudes aussi. Chaque virus qui passe te fauche du printemps à l'hiver et chacune des maladies te cloue au lit des semaines entières. Moi, je suis robuste et déjà je jalouse cette attention que l'on porte au plus fragile des oisillons de la couvée.

Le petit déjeuner est bruyant, chaque geste est prétexte à un rire : la confiture rouge qui moustache Papi, la chaise de Papa qui manque de basculer sous son poids, mes blagues de garnement, le clin d'oeil de maman.

Je nous regarde rire, parler, je nous regarde vivre. Dans un éclair qui soudain me transperce, je perçois le Bonheur comme une claire évidence. Je me dis « c'est ça le Bonheur », je viens de découvrir un continent.

Je lis dans ton regard que tu as vu aussi, je comprends que tu as compris. À notre manière de sourire, à cette façon de détourner nos yeux, je sais aussi que nous ne ferons pas le même usage de cette incroyable découverte, que ce chemin qui s'ouvre nous ne le parcourrons pas de la même manière. Il n'y a donc pas que nos corps qui soient différents à l'extrême. Alors que notre enfance brille, je saisis de façon inconsciente et diffuse que nos âmes aussi sont diamétralement dissemblables.

*

Une eau marine, transparente et fraîche nous accueille au matin. Nous y pénétrons sans prudence avec la gourmandise avide qu'ont les enfants face à l'élément liquide. Nous plongeons tout entier, presque nus, nos esprits aussi clairs que la mer qui nous absorbe.

Nous avons appris à nager avant que de savoir marcher, enfants des eaux de l'été, insolents de légèreté et d'aisance.

Papa nous rejoint plus tard quand le soleil est haut. Il porte un maillot bleu (marine) que nous lui avons toujours connu et un bonnet de bain qui ne cesse de provoquer nos plaisanteries. Papa a dépassé la quarantaine mais son corps sans graisse s'est figé dans une éternelle jeunesse. Quand il te soulève par-dessus sa tête pour mieux te projeter dans la mer, je vois les muscles saillants qui cisèlent sa peau. Ses bras, son dos, son torse sont un château- fort imprenable que même les vagues hésitent à affronter. Nous combattons pendant des heures le géant paternel à grands coups de talons, de ballons et de rires.

Sur la plage, Maman, est assise en tailleur, grand paréo blanc et large chapeau de paille. Elle ressemble à la Romy Schneider de *César et Rosalie*, cette Romy dont elle a vu et adoré tous les films. Un livre sur ses genoux, ouvert en son centre, sert aussi de table aux innombrables grignotages de notre mère : les petits gâteaux secs du matin, les amandes salées d'avant midi, la pomme du goûter, le chocolat n'importe quand.

Le repas principal est pris en famille sous le grand parasol où l'ombre se

partage. Le sable est partout, il s'immisce sous nos peaux, dans nos cheveux, sur le moindre œuf dur ou la moindre tranche de jambon. Il craque parfois à l'improviste sous la dent provoquant une moue de dégoût et nos rires encore. Puis, faussement somnolents, nous sacrifions au rite de la sieste réparatrice, allongés à même le sable. Nous jouons à la plus parfaite immobilité où plus rien en nous ne bouge, ni nos membres ni nos yeux. Notre regard est un plan fixe, écran transpercé de soleil où passent tour à tour des figurants anonymes. Ils entrent dans le champ par une porte de côté secrète, déambulent nonchalamment dans notre axe de vision puis sortent à l'opposé, évanouis pour toujours. Bientôt, d'autres les remplacent, seuls, en couple ou en famille. Quand le film se termine, il est temps de regagner la mer et de lui offrir nos après-midi sans nuage. Jusqu'au soir, nous étirons ainsi le temps et le temps n'est que celui du jeu, de l'insouciance et du vent.

*

Petites bulles de savon magique. Petites bulles magiques de savon qui s'envolent vers une ribambelle d'ampoules multicolores. Ampoule bleue, ampoule jaune, ampoule rouge, ampoule verte, quatre couleurs qui se répètent à l'infini pour dire au Ciel qu'ici le Monde vibre, tournoie, s'enivre, scintille de mille feux déclinés en quadrichromie. Il suffit de tremper un petit anneau de plastique dans un tube d'eau savonneuse puis de souffler délicatement sur le fragile anneau pour que volent des centaines de bulles vers le ciel constellé d'étoiles bleues, jaunes, rouges, vertes.

Ce soir, il y a bal à Saint Arcapriès. Bal du village, bal de l'été. Des vieux, des jeunes, un orchestre et du vent.

Le vent est dans les arbres, dans la voix du chanteur, dans les cuivres des musiciens. Musiques que l'on danse, musiques que l'on chante, chansons de toujours et chansons d'aujourd'hui.

Au bar ça se marre, au bar ça se moque, au bar ça boit et ça gueule. Sur la piste ça valse, ça tango, ça paso doble. Autour ça discute, ça commente, ça épie.

Nous, nous courons comme en plein jour. Haletant, poursuivant, se cachant, en criant. Une couette tirée, un croc en jambes bien senti, un arbre auquel on grimpe. Nous sommes les marathoniens du bal, les coureurs de fond sur piste de danse. Plus tard, il faudra rentrer se coucher au bout de nos fatigues. Nous protesterons, il y aura des cris, des larmes puis un sommeil de plomb. Pour l'heure, nous sommes toujours là, petits lutins à la fatigue inconnue, stakhanovistes de la course, danseurs qui s'ignorent. L'hiver, le froid, l'école n'ont jamais existé et n'existeront plus. Notre vie toute entière contient dans ce soir d'été où rien n'entrave notre bonheur. L'orchestre joue de plus belle, les trompettistes font les beaux derrière leurs instruments rutilants et la voix du chanteur-crooner s'invite dans une bulle qui monte vers le ciel. Là haut, la voûte

colorée fait un toit à l'insouciance, il n'y a que des enfants sur cette place musicue.

*

Puisqu'ils portent nos enfances, qu'ils veilleront sur nos jeunesses et sur nos vies, sans doute est-il temps que je te présente nos parents. Papa est un roc, un vrai pan de montagne. Son histoire se confond avec celle des hommes de sa génération qui ont vu le jour entre deux guerres et entre les herbes hautes d'un paysage rural. Il a été un enfant guerrier parce que, très vite, la guerre a pris ce qui n'avait pas eu le temps d'être vraiment une enfance, ce qui n'aurait jamais le temps de devenir une jeunesse. Il avait fallu être dur à l'âge d'être tendre et s'interdire de rêver pour n'être que pure réalité. Papa n'a jamais été enfant, du coup il n'a jamais vraiment changé. Le temps n'a aucune prise sur lui ni sur sa vitalité légendaire. Levé à l'aube, couché avec les poules, nous ne lui connaissons ni repos ni hobby mis à part le vélo. Le travail rythme sa vie métronome avec la régularité des briques qu'il aligne pour bâtir des maisons. Maçon pour la petite entreprise locale, bâtisseur du modeste, du petit, du discret, notre père est une force tranquille, une puissance qui s'ignore, un indispensable qui se croit insignifiant. Corps de géant, mains colossales, jamais malade, ni rhume, ni douleurs déclarées, il est une certitude chaude, une puissance minérale. Papa est un chanteur de gestes, un spécialiste reconnu de l'attention, du coup de main, du service rendu. S'il est prolix en gestes nombreux, il devient d'une pingrerie remarquable quand il s'agit de parler. Ni discret, ni timide, il est un taiseux assumé, un homme de regards, de rictus, d'attitudes mutiques mais qui parlent pour lui. Du coup, sa parole si rare est devenue d'or pour nous les proches de cet alchimiste du quotidien. Habitués à guetter ses silences de plomb, nous soupesons avec mille précautions les paroles dorées qu'il distille parcimonieusement et nous les cachons bien au creux de nos cœurs ces quelques phrases si rares livrées comme un cadeau.

*

Si Papa est montagne, Maman, elle, est rivière. Une rivière froide et bleue prise dans les glaces d'un éternel hiver. Car Maman est de l'hiver comme on est d'une langue, d'une couleur, d'une race. L'été qui dénude le Monde n'est pas le temps qui la révèle. Sa nudité à elle, son moment de vraie transparence, c'est la saison du froid, celle où les corps se couvrent et où les cieux s'abaissent. Maman c'est Anna Karenine, manteau de fourrure jusqu'aux pieds et chapka sur la tête. Maman c'est la Volga mais une Volga universelle dont les méandres caresseraient un jour les rives de Stalingrad et se mêleraient le lendemain aux eaux roses de Dakar.

Elle est l'âme slave de notre famille, une âme transportée en secret dans les

valises miséreuses d'un père enfui d'URSS le matin où il comprit que sa femme volage ne reviendrait pas, pas plus que ne reviendraient les illusions de son peuple, brûlées sans vergogne dans l'autodafé des dictateurs. Ce père devenu Papi, celui que maman appelle encore dans un sourire son « Papi russe » vit toujours avec nous à Arfeuil, dans la chambre sous les combles. Il ne parle quasiment plus qu'à lui-même, perdu dans les souvenirs d'une vie mausolée. Pourtant, ses yeux s'allument encore quand sa fille, notre mère, passe devant lui. Au travers de son allure de tsarine, Maman a le pouvoir de réveiller les âmes disparues. Elle nous aime tous les deux, bien sûr, d'un amour que seules connaissent les mères. Elle m'aime car je suis le portrait de Papa, de cet homme qu'elle chérit depuis des années, cette montagne qui a su s'ouvrir pour creuser le lit où coule sa rivière. Mais toi, elle te vénère car ta fragilité végétale est le continuum pointillé du passé de sa famille, le fil d'Ariane tendu entre les terres gelées où elle a pris sa source et les plaines fertiles où elle a posé sa vie.

*

Arfeuil est un hameau minuscule au milieu d'un néant vert ou ocre selon la saison. Une douzaine de maisons de pierre, toutes ouvertes sur un petit jardinet, s'enroulent autour d'une église trapue à la lourde porte de bois. Soixante-deux habitants en hiver, souvent plus du double l'été quand la chaleur et les vacances poussent les citadins à rejoindre ici un cousin ou un ami. Pas de mairie, d'école, de commerce. Administrations et magasins sont installés dans le gros bourg voisin de Garmot où huit mille âmes se partagent un espace ténu, mangé un peu plus chaque jour par de nouvelles constructions et l'étroitesse d'un habitat vertical.

Entre les deux communes, un contraste saisissant : Garmot la grande où règnent exiguité et petitesse, Arfeuil la minuscule où l'immensité court des maisons corps de ferme aux plaines agricoles qui ondoient librement.

Arfeuil est un décor, un paysage carton pâte. Nous sommes nés quelque part mais nous ne sommes pas nés n'importe où. Si les paysages où s'écoulent les vies tissent des fils invisibles entre eux et les hommes qui les parcourrent, si ces hommes sont marqués au fer rouge par ce lieu qui les a vus naître, alors nous portons en nous les stigmates invisibles d'un décor tout en paix et en sérénité. Nous sommes des enfants verts, des gamins en campagne. Protégés malgré nous de dangers inconnus, nous poussons sans entrave comme poussent ici arbres, fleurs, épis et broussailles. Mauvaise herbe ou fleur éclatante du verger, peu importe le fruit de notre floraison. Seule compte la terre où nous plongeons nos racines, cette glaise bénie, matricielle et rassurante.

Notre Jardin d'Eden est une maison sans clôture où les pièces s'entremêlent du rez de chaussée au premier étage avant de culminer dans les combles. Avant d'être notre nid, cette maison a été une ruine abandonnée de tous après qu'un bombardier anglais eût largué sur elle et par erreur une tonne d'acier et de feu.

Achetée après guerre, pour une bouchée de pain par le papi russe, ressuscitée par ses mains infatigables puis embellie encore par le savoir faire de papa, la bicoque est devenue foyer, logis, refuge.

Elle nous ressemble comme nous lui ressemblons, elle est le château-fort qui protège de tout, la digue insubmersible entre nous et le Mal. Châtelains, chevaliers, seigneurs en notre domaine, nous avons la puissance qu'octroient tous les pouvoirs qui se fondent sur la foi. Nous croyons en nous, en notre royaume, en notre château. Nous croyons que le Monde entier vit là, protégé par ces remparts que rien ni personne n'oseraient jamais attaquer.

*

« Maman, Maman ! S'il te plait, raconte-nous l'histoire du Papi russe ! » Incantation mille fois répétée, mot de passe convenu, le « Sésame ouvre-toi de notre famille ». Maman se fait prier, c'est la moindre des choses. Elle finira par céder bien sûr mais à la première demande, elle a des choses à faire, du linge à repasser, le dîner sur le feu.

« Allez Maman s'il te plait ! » Nous implorons, nous supplions.

« Mais vous la connaissez par cœur cette histoire, je l'ai racontée des centaines de fois ! » Maman proteste encore mais, mine de rien, elle se prépare. Elle sèche ses mains sur son tablier, saisit le grand livre à la reliure de cuir, baisse légèrement la flamme de la cuisinière pour ne pas que le ragoût accroche.

« Bon d'accord, mais vous m'aiderez ensuite pour le repas et la vaisselle ». Promis maman, nous t'aiderons à tout, nous serons des employés modèles pour toute la maisonnée mais raconte, raconte s'il te plait....

Nous sommes déjà installés sur le tapis du salon, autour de la table basse. Maman est allée chercher le Papi russe qui ne quitte plus désormais son vieux fauteuil roulant. Elle le conduit jusqu'à nous, il semble absent à notre maison, absent à l'excitation qui s'est emparée de nous tous. Papa, blotti dans son fauteuil, parcourt le journal d'un œil distrait et s'apprête déjà à la représentation. L'actrice, metteur en scène, grande ordonnatrice, s'installe au centre de la scène. Nous sommes en terrain connu, nous célébrons nos dieux lares. La messe commence toujours par le même cérémonial : l'ouverture du grand livre à reliure de cuir. Il s'agit en fait d'un Atlas géographique très ancien que Maman ouvre délicatement sur une page à jamais cornée. Sur cette double feuille, mangeant goulument l'espace en une tâche rouge carmin, un pays tentaculaire estompe tous les autres. Quatre lettres d'or barrent l'immensité rouge, quatre lettres monument sur un territoire sans commune mesure. URSS en pictogrammes immenses, Union des Républiques Socialistes Soviétiques en légende aux petits caractères. Que n'avons-nous rêvé à ces quatre lettres là ? Que d'après-midi grises à imaginer sans savoir ? Quel pays de cocagne n'avons-nous inventé en silence ? Peu nous importait alors la misère des gens, les libertés bafouées, les goulags ou Staline. Seule comptait pour nous l'immensité brute, celle qui

s'affichait dans le cœur de l'Atlas, ces pages 58 et 59 où brillait la puissance du pays où nos vies avaient trouvé racine.

*

Et l'histoire commence comme elle a toujours commencé. Maman parle de 1936, de l'URSS de Staline. Papi russe est ouvrier métallurgiste, il a épousé, contraint et forcé, une ouvrière agricole de dix ans sa cadette qu'il a eu le malheur d'engrosser. Malgré le ventre arrondi et les nausées fréquentes, l'ouvrière court les hommes avec une préférence marquée pour tous ceux qui portent l'uniforme.

Chaque jour un peu plus, notre futur papi voit s'envoler ses espoirs de vie paisible, ses rêves de famille unie, son salaire dans les bars où sa femme le dilapide. Autour, la répression se fait plus dure. Elle touche des voisins, des parents, des connaissances. Staline assoit son pouvoir à grands coups de rafles, d'emprisonnements, d'assassinats. Papi a vingt-cinq ans et il a cessé de croire. Pourtant, il n'a rien oublié des débuts, de la fièvre révolutionnaire dans laquelle bouillonnait son enfance. Il y aurait pour chacun et le pain et l'école et les docteurs. Il y aurait un pays, un phare pour le Monde. Chacun possèderait à parts égales, nul ne servirait un intérêt propre qui ne serait pas l'intérêt de tous. Il y avait aussi ce père, héros de 1917, ce père héros et froid, statufié de son vivant.

Mais à l'âge grandi, à quelques mois d'être père, il est désormais revenu de tout. De sa vie conjugale avec une femme bohème, de son pays libre et beau gâché par les bourreaux. En cette fin 36, il a été engagé à Moscou sur un chantier immense. Sa dextérité reconnue lui a permis d'être retenu pour la construction d'une œuvre gigantesque, symbole à elle seule du socialisme triomphant. « L'ouvrier et la kolkhozienne », statue monumentale d'acier inoxydable, 25 mètres de haut et plus de 80 tonnes. Le couple symbole qui porte faufile et marteau doit l'année suivante couronner le pavillon soviétique de l'Exposition universelle à Paris. Il doit surtout concurrencer, en taille et en puissance, l'aigle dont l'Allemagne nazie s'apprête à couvrir son propre pavillon. Papi est plus particulièrement affecté avec vingt autres ouvriers à l'élaboration de la pièce principale de la sculpture, une écharpe qui entoure les deux personnages et dont le drapé magnifie le mouvement et la marche volontariste. Objet de toutes les attentions et de tous les conflits, cent fois recommencée pour un résultat sans ombre, l'écharpe est terminée en dernier et montée à Moscou, avec le reste des statues en mars 1937. On annonce alors que la sculpture va être découpée en 65 morceaux et transportée en camions vers Paris où se rendront aussi une vingtaine d'ouvriers russes. Papi comprend alors sa chance et il fait jouer quelques relations conservées au Parti du temps de son héros de père pour faire partie du voyage. Entre temps, notre grand-mère a mis bas et, sitôt curée des stigmates de l'accouchement, a repris sa vie de débauche plantant là son mari et

un bébé à peine entrevu. Quand l'impressionnant cortège prend la route de la France pour y convoyer le couple triomphal de métal et d'orgueil, seul notre Papi sait que la caisse n°167-B censée transporter l'extrémité haute de l'écharpe, contient en fait un bébé dans ses langes, ce bébé que plus tard nous devions appeler Maman. Papi travaille ensuite une dizaine de jours à Paris, au montage de la statue sur son piédestal tout en confiant le bébé à une institution religieuse du Faubourg Saint-Germain. Puis profitant de la sympathie et de la complicité d'un ouvrier français rencontré sur le chantier, il s'enfuit un matin vers Arfeuil où l'ouvrier français le confie à sa famille. Il se cache là pendant près de 10 ans, vivant clandestinement de ses bras qu'il vend aux récoltes, aux chantiers, aux moissons et regardant grandir sa fille liberté. Il vit par et pour elle, ne se remarie pas et ne conserve de son URSS natale que l'Atlas relié, glissé le matin du départ dans la caisse de bois, sous le dos du bébé.

Voilà. Maman a refermé l'Atlas. La vie s'écrit à nouveau ici et maintenant. Papa a laissé choir le journal sur ses genoux. Il sourit. Papi a toujours l'air absent mais on croit deviner une larme à ses yeux. Nous, nous ne disons rien, nous savourons l'instant. Un bonheur de réentendre cette histoire, une émotion de partager ce moment, une fierté aussi parce que cette histoire est un bout de la nôtre et que notre passé est un peu un roman.

Comme promis, nous mettrons le couvert et servirons le repas. Tout à l'heure, nous débarrasserons et ferons la vaisselle. Puis, du fond de nos lits jumeaux, harassés mais heureux, nous laisserons nos rêves cheminer sur les routes de Moscou à Arfeuil, du joug à la liberté, du passé au présent.

*

Et Dieu dans tout ça ? Une jolie histoire racontée par Maman, un crucifix de bois au-dessus de nos lits, un voyage à Lourdes pour Pâques il y a trois ans et... et je crois que c'est à peu près tout. Au fond, au plus profond, je crois que nous ne croyons pas. Il y a chez nous, dans le rapport à Dieu, le même doute amusé que nous mettons au Père Noël, aux contes de Grimm ou de Perrault : bien sûr qu'il n'y a pas de bonhomme rouge fractureur de cheminées, bien sûr qu'aucun loup n'attend aucune grand-mère dans aucun lit déguisé en Chaperon rouge, bien sûr qu'un grand type éternel et barbu ne flotte pas au-dessus de nos têtes pour juger de nos actes et nous punir de nos dérives. Pourtant, nous continuons à faire notre liste au Père Noël, nous réclamons toujours que l'on nous lise des contes abracadabreants et nous nous rendons tous les mercredis matins au catéchisme.

Je me dois cependant d'être honnête : si nous courrons avec entrain, les mercredis à neuf heures, vers la petite sacristie qui jouxte l'église d'Arfeuil, Dieu n'y est pas pour grand-chose. Deux grandes raisons beaucoup moins spirituelles expliquent notre empressement : la première porte lunettes, regard clair et jolies tresses blondes. Elle s'appelle Fabienne, nous mène à la baguette,

par le bout du nez, dans le froufroutement soyeux des jupons de sa robe. Point d'amour, de mains frôlées, de baisers que l'on vole. Nous ignorons tout du sentiment amoureux et des noms qu'on lui donne et nous ne savons pas plus des jeux que les grands inventent pour se sentir moins seuls. Autour de Fabienne, un halo un peu magique, un magnétisme invisible qui nous inviterait à la suivre toujours. Qu'ils soient d'action ou de repos, ses désirs sont les nôtres pourvu que ses deux tresses restent à portée de notre regard. Notre liberté ne vaut que si elle est enchaînée à ses gestes, chaque jeu est un morceau de bravoure où le trophée tient tout entier dans son sourire.

Et puis, elle est si belle quand elle prie... Agenouillée le dimanche sur le bois dur des travées de l'église, elle semble toujours éclairée d'un rai de lumière tout droit tombé du ciel. Les yeux fermés, les mains jointes, le rayon la magnifie d'un éclat qu'il refuse au reste de l'assistance. Nous sommes tous fascinés par ce spectacle mi humain, mi divin. Pierrot, le fils de l'instit, dit souvent « Fabienne, elle est en ligne directe avec Dieu... ». À côté des siennes, nos prières sans foi ont la laideur fade du zirconium que l'on compare au diamant brut.

Nous poursuivons Fabienne, son halo de lumière, papillons hébétés par le blanc de la lampe, prêts à nous brûler les ailes contre un éclair de son Ciel.

*

Outre Fabienne et son auréole, une autre raison nous pousse à filer tous les mercredis matins vers l'espace feutré de la sacristie froide. Sur le côté droit de l'église, caché entre deux rangées de troènes panachés, un petit chemin s'enroule autour du bâtiment de pierre aux reflets Terre de Sienne. C'est un petit chemin que seuls les enfants connaissent, il semble fait pour eux, les adultes patauds ne peuvent s'y aventurer. Sur une centaine de mètres qui refusent de marcher droit, il épaisse, se dilate, devient plus étroit et puis se contorsionne. Il est un jeu à lui seul, une piste espiègle qui ne dévoile son terme qu'au détour d'un dernier virage à droite.

De là l'objectif apparaît enfin, en contrebas de nos pas, aussi parfaitement vert qu'il est parfaitement rectangulaire. On dévale sur quelques mètres, l'odeur nous prend au cœur, déjà le nez en picote. Ce n'est qu'un terrain plat, peut-être pas si plat d'ailleurs, un terrain hérissé de quatre poteaux blancs qui montent dans l'azur. Il n'est pas réglementaire, aucun match officiel ne s'y déroule jamais. Nous, on s'en fout qu'il soit réglementaire, officiel ou plat. C'est LE terrain, c'est NOTRE terrain, l'espace où, religieusement, nous apprenons le rugby. Car ici le ballon est ovale, malheur à la balle ronde qui s'encanailera à se croire chez elle. Même si nos existences fleurissent en des contrées nord de Loire, notre village est le siège d'une tribu d'irréductibles fondus du rugby. La faute à quelques Catalans exilés ici après guerre et portant avec eux, en plus d'un accent de rocallie et de vigne, l'amour de ce jeu là. Les plus vieux se souviennent même qu'à la fin des années 50, vécut ici quelques temps le *Racing Club*

Arfeuillois, club éphémère à qui les équipes voisines craignaient de rendre visite. Aujourd’hui, plus d’équipe première, plus d’équipe du tout mais une bande de gosses avides de perpétuer la tradition, de se passer la balle et de rentrer crottés. Mais il est impossible d’apprendre si l’on n’a pas de maître et un bonheur reste chimère si le Ciel ne s’en mêle pas un peu. Et le Ciel a fait que M. Nicolas, diacre affecté au bon fonctionnement de l’église d’Arfeuil et à l’éducation catholique de ses jeunes ouailles, que ce M. Nicolas tout en rondeur et en sourire, soit un ancien joueur de rugby de bon niveau. L’histoire ne dit pas s’il a rencontré au cœur des mêlées l’étincelle divine ou si le rugby lui est venu d’un désir profond de fraternité mais le fait est que cet homme partage son cœur entre Dieu et balle ovale. Outre sa corpulence de seconde ligne, ses oreilles labourées et son nez de guingois témoignent du passé sportif de M. le Diacre. Il faut le voir, professoral et raide, nous enseigner sur le bord du terrain les rudiments de son sport puis courir avec nous, gambader en homme libre pour finir épuisé et vaincu, un amas de garnements juchés en travers de son ventre. Le mercredi, quand nous arrivons dans la sacristie, le contrat entre nous est clair même s’il demeure tacite. D’abord, nous écoutons, lisons, commentons l’Evangile avec un sérieux digne des plus grands théologiens. Puis, M. Nicolas proclame qu’il est temps de faire une pause et chacun de nous sait ce que cela signifie. Evasion collective, fuite groupée, petit cortège rieur, les enfants de l’église empruntent le chemin qui va les faire libres. Au fil des deux heures qui suivent, garçons et filles se mélangent dans le vert du rectangle parfait et la balle qu’ils se passent de mains en mains les rapproche de Dieu.

*

Sommes-nous riches ou pauvres ? Nous ne nous sommes jamais posé la question. Bien sûr, en tant que maçon, Papa ne gagne pas des mille et des cent. Nous sommes habitués à l’entendre râler quand la fiche de paye signifie une fin de mois où les jours seront longs. Ces mois là, la fourgonnette de l’entreprise reste garée devant la maison y compris les week-ends, et les aubes des samedis et dimanches voient Papa, en tenue, partir pour des petits chantiers, payés de la main à la main. Maman effectue parfois quelques ménages dans les maisons bourgeoises des faubourgs de Garmot, quelques travaux de couture pour les mamies du coin.

Riches ? Pauvres ? Je n’en sais rien. Ce qui est sûr, c’est que nous ne connaissons pas le manque. Nous mangeons à notre faim, une nourriture principalement issue des fermes alentour et du potager amoureusement cultivé par Maman. La viande de Marcel éleveur et boucher, les pommes de Suzanne la voisine, la soupe de légumes maternelle tous les soirs, le lait de la ferme à Gégé chaque matin. Nos vêtements sont simples, peu soucieux de la mode et nous les portons sans renâcler jusqu’à ce qu’ils se fanent ou s’abiment. Peu de loisirs, un restaurant de temps en temps, un cinéma avant les fêtes, des cadeaux à nos

anniversaires. Notre seul luxe, c'est la maison de Saint Arcapriès, achetée par nos parents dans les années 60 dans un village alors encore protégé des promoteurs et de leur frénésie de béton. Sobrement meublée, décorée au strict minimum, cette maison est la cerise sur notre gâteau, la crème chantilly sur notre pain quotidien.

Le reste, tout le reste, on nous l'offre à volonté, gratuitement, jusqu'à satiété. La nature, les jeux, les copains, tout ce qui fait le sel, le poivre, les épices de notre vie, tout cela est un don, une fontaine intarissable.

Je sais que nous ne sommes pas riches. Je crois que nous ne sommes pas pauvres. Si nous étions pauvres, nous porterions sur nous les ravages de la faim, du manque, de la frustration inavouée. D'ailleurs, à Arfeuil, des pauvres il n'y en a pas puisque chacun vit comme nous, autosuffisant et modeste.

Modeste, je crois que c'est le mot qui nous caractérise le mieux. Nous sommes des gens modestes car nantis de peu de moyens, nous sommes des gens modestes car ce peu nous suffit et que nous n'en exigeons pas plus. Je trouve même à la modestie familiale une classe toute aristocratique, un port presque bourgeois. Nous portons modestes mais nous portons fiers de cette fierté qu'arborent les gens de peu, persuadés que nous sommes à notre place et que nous ne l'échangerions contre rien au monde.